

ils crient, se poussent, se bousculent jusque dans nos chambres, sans s'inquiéter s'ils nous dérangent, puis ils vont flairer dans toutes les bouteilles, et boivent, sans façon, ce qui y reste.

J'écris ces notes assis par terre, appuyé sur mon sac de nuit, les jambes presque sous le menton : les puces en profitent pour arriver plus vite à destination. Je songe maintenant à ce que je vais faire à Alicante, si je n'y trouve aucun moyen de passer en Afrique; pourrai-je, dans l'état de conflagration où est l'Espagne, parvenir jusqu'en Portugal? Faut-il rejoindre Madrid et retourner à Bayonne? Mais cette route n'est pas plus sûre que l'autre, et, tout ce que j'y ai souffert me revenant à l'esprit, je sens pour cette voie un dégoût insurmontable. Reprendrai-je la mer pour aller à Barcelone? Mais quand partent les paquebots qui y touchent? faut-il attendre quinze jours le retour de celui de Cadix? Si le consul d'Alicante m'avait répondu, je ne serais pas dans cette perplexité; aussi je lui en veux un peu.

Une autre peur me poursuit, c'est celle de manquer d'argent : je n'ai point pris de lettre de crédit. Je perds énormément sur mon or français, et personne ne veut de mes billets de banque.

On nous demande à chacun trois francs pour droit de quarantaine; c'est peu de chose, mais on a pu voir de quelle manière on spécule sur les moindres services. Si on restait longtemps ici, il faudrait louer des meubles : quel prix ne les ferait-on pas payer? Cette quarantaine est un vrai coupe-gorge.

Pendant tout le monde ne s'y laisse pas tondre bénévolement, et les recouvrements n'y sont pas toujours faciles ni même assurés. Lorsqu'on vint réclamer leur quote-part aux chapeaux pointus, ils firent la mine du

loup à qui la cigogne demande son paiement, et semblaient dire : « Comment, ingrats, nous ne vous avons pas tordu le cou, nous vous laissons toutes vos nippes, et, loin de nous remercier, vous venez nous parler d'argent? » Là-dessus, faisant un à gauche, ils vont chercher leurs fusils. Puis, passant sur le corps des gardiens qui s'opposaient à leur sortie, ils s'en furent la tête haute et tout aussi fièrement que le Cid marchant contre les Maures.

Quand le chef présent les vit à une honnête distance, il commença à crier contre ses subordonnés, en leur donnant ordre de les poursuivre. On pense bien que pas un ne bougeait. La colère du chef n'en devint que plus terrible. Bien convaincu qu'ils ne pouvaient l'entendre, il traitait les fugitifs de voleurs, de brigands, d'assassins. Aussi jugez de sa stupeur, lorsqu'en se retournant il en vit un qui, resté derrière, l'écoutait en tenant son escopette de façon que le canon lui arrivait droit à l'oreille. L'argument était péremptoire : notre orateur n'acheva pas sa période.

L'autre, prenant la parole à son tour, lui dit qu'il ne laisserait pas partir de pauvres voyageurs sans leur offrir un gage de sa bonne amitié, et, disant cela, il se rapprochait d'une table où le receveur, assez imprudemment, venait de verser sa recette. La position était critique : le gros de la troupe s'était arrêté et n'attendait qu'un signal pour revenir. Le prudent administrateur sentit bien qu'il fallait céder une part pour sauver le reste ; il prit dans le tas quelques pièces, les mit dans la main du quêteur en lui souhaitant bon voyage, vœu auquel se joignit celui de tous les assistants qui craignaient que le pèlerin n'étendit jusqu'à eux sa collecte.

Ces voitures, si impatiemment attendues et qui devaient



nous apporter notre *exeat*, n'arrivaient pas, et chacun de craindre que l'administration n'eut changé d'avis; car sur quoi compter dans un pays où le plus fort ou le plus hardi a toujours raison. Dans ce cas, il ne nous restait qu'à imiter les gens qui nous quittaient et à forcer le passage. J'en avais bien envie. Nos misérables gardiens, qu'encourageait notre patience, semblaient vouloir nous faire payer les bourrades qu'ils avaient reçues. Chaque fois qu'ils venaient de mon côté, je m'attendais à quelqu'avanie, et je ne me trompais pas. En ce moment, ce sont mes effets qu'ils veulent emporter pour qu'on puisse les charger, à ce qu'ils prétendent. Les charger sur quoi? Pas un seul véhicule n'était là. J'étais à écrire: le sac de nuit me servait de siège et la valise de table. Je refuse de les leur remettre. Ils n'en tiennent compte, ils veulent les prendre de force. Je me place en avant et m'apprête à défendre mon bien. Je reprochais à l'un d'eux cette manière d'agir, en lui disant qu'ailleurs il ne se conduirait pas ainsi. Savez-vous ce qu'il me répondit: « *La quarantaine, c'est la quarantaine.* » Ce qui voulait dire, nous sommes les maîtres ici. Ils ne le furent pourtant pas, et je restai possesseur de mes effets.

Ceci me fit souvenir de mon manteau et je sortis pour aller le chercher, craignant bien, malgré mon spécifique, de trouver le soldat mort; mais son état s'était amélioré. Le soleil avait fait merveille; il n'avait pas le choléra; sa maladie était un fort accès de fièvre qui commençait à se passer, et tout annonçait qu'il s'en tirerait.

Je quittais la chambre, lorsqu'on m'annonça les provisions que j'avais demandées pour mon dîner. Notre sortie les rendait surabondantes; je pus donc en faire une distribution à ces malheureux qui, sans la charité

du capitaine, seraient, je crois, morts de faim : le gouvernement espagnol ne gâte pas ses soldats.

Je retourne à la salle : je n'y vois plus mes bagages. Nos enragés gardiens n'avaient pas voulu en avoir le démenti, ils les avaient emportés. J'allais me fâcher, mais je les trouvais en bas, près de la porte, où les voitures commençaient à se montrer.

La plus élégante était celle de la famille de l'officier, où l'attendaient plusieurs dames ses parentes. Nous nous quittâmes en nous donnant une poignée de main. Quant aux autres véhicules, je les prenais pour des omnibus. Je veux placer mes bagages sur le premier qui se présente, mais on me montre une charrette où l'on avait déjà entassé pêle-mêle des balles, des matelas, des malles, pour les transporter à la douane : c'était sur cette charrette qu'on allait les charger.

Tandis qu'on y procédait, je vis un individu qui les examinait attentivement et qui, bientôt, se mit à les tâter dans tous les sens. Je croyais que c'était un douanier, mais je reconnus le mari de la dame qui m'avait prêté le verre disparu. Il ne valait pas trente centimes, et j'avais offert de le lui payer au prix qu'il fixerait, ce qu'il avait généreusement refusé ; mais il n'en allait pas moins s'assurer, si je ne l'avais pas caché dans ma valise ou mon sac de nuit : aimable confiance !

Enfin les bagages sont sur la charrette. Je veux prendre place dans la tartane où déjà étaient montés le monsieur aux croix et un autre voyageur qui s'oppose à mon entrée, en me disant : *e mia*. C'était encore un équipage de maître, mais, comme il y restait trois places vides, on aurait pu, en vérité, m'en offrir une. Je ne l'aurais pas acceptée : j'étais convaincu que, parmi ces voitures, il y en avait au moins une envoyée par l'administration ou par l'entrepreneur des transports. Je me présentai



donc à une seconde, mais on me ferma également la porte au nez. Il en fut ainsi de la troisième et de toutes celles qui étaient là. Ce qui me mortifia le plus dans ces refus consécutifs, ce fut de voir les deux chiens s'installer à une des places qu'on m'avait refusées. En conséquence, je restai seul avec mes six gardiens, car l'homme à la balafre et le concierge avaient pris les devants après avoir fermé les portes du lazaret, qu'on laissa dans l'état où nous le quittions.

Il était deux heures, la chaleur était atroce, et cette promenade à pied, sans un pouce d'ombre, dans des sables où j'enfonçais jusqu'à la cheville, était assez peu de mon goût. Elle n'était pas même de celui des chiens, puisqu'ils étaient montés en voiture.

Quant à la charrette, il n'y avait pas moyen de s'y asseoir. Aussi ne m'avait-on pas proposé d'y monter, et elle avait pris les devants. Ne me souciant pas de demeurer plus longtemps sur cette plage déserte avec ces six drôles qui restaient là, je ne sais pourquoi, en chuchotant entr'eux, je commençai à marcher bon pas pour rejoindre les bagages. Ils me laissèrent partir et je m'en croyais débarrassé, lorsque je les vis prendre le même chemin et se hâter pour se rapprocher de moi. Je me pressais de mon côté, afin d'atteindre le charretier; habitués à marcher dans ces sables, ils m'eurent bientôt rejoint. Une attaque à force ouverte était peu probable dans un lieu si découvert, mais comme je n'avais rien payé pour le transport de mon bagage de la chambre à la voiture, parce que c'était contre mon ordre qu'ils y avaient touché, je m'attendais à quelque réclamation exagérée et à une avanie, si je ne me soumettais pas. Cependant, à mon grand étonnement, ils ne me demandaient rien, mais ils continuaient à m'entourer comme si j'étais encore leur prisonnier.

Force étant de cheminer ainsi, je me mis à causer avec eux sans avoir l'air de me préoccuper de leurs allures, et nous rejoignîmes le voiturier. C'était un fort bel homme, mais dont la physionomie n'était pas meilleure que celles des autres, et, à quelques signes échangés avec eux, je vis qu'ils s'entendaient. Dans quel but? C'est ce que je ne pouvais deviner.

Nous approchions de la ville, et la solitude était toujours la même; c'était l'heure de la sieste et pas une âme n'apparaissait sur le chemin. Continuellement entouré de mes acolytes, je me trouvais en avant de la voiture: deux chemins se présentent, je suis naturellement celui que prennent mes compagnons. Bientôt je n'entends plus la voiture, je me retourne, et je vois qu'elle suivait l'autre voie: je veux revenir sur mes pas, ils m'en empêchent, en me disant que cette route est la moins longue. Il était trop tard pour reculer: je continue donc, assez inquiet pour mon bagage et un peu pour moi-même, car la voie était devenue un sentier qui nous menait à une cavée.

Ici, j'avais fait un jugement téméraire: ce sentier était plus court et meilleur pour les piétons: ils n'avaient donc eu, en me le faisant prendre, qu'une bonne intention. Ce n'était pas de vive force qu'ils voulaient me tirer de l'argent, ils avaient un autre plan.

Nous rejoignons la voiture; nous sommes en face d'une maison fort propre. Une femme, jeune et belle et convenablement mise, était assise à l'ombre devant la porte, où une autre, plus âgée, lui arrangeait les cheveux. Un homme, son mari ou son frère, ou son futur, était couché à côté sur une espèce de canapé. Cette toilette en plein vent, conforme d'ailleurs aux usages du pays, me parut, peu habitué que j'y étais encore, fort originale.

Plus loin est une halte de chariots attelés de bœufs.



J'admire la taille, la beauté et la mise pittoresque des conducteurs, qui semblent appartenir à une autre province. Leurs manières, tout bouviers qu'ils sont, ne me semblent pas grossières comme celles de mes guides : ils ont même, dans leurs mouvements, quelque chose de digne.

Nous voici au pied de ces murailles que je voyais depuis deux jours et auxquelles j'aspirais comme à la terre promise. Nous traversons un beau pont ; nous franchissons la porte ; nous sommes dans la ville. Beaucoup de maisons sont pavoisées, probablement à cause du dimanche. Les rues ont leurs trottoirs, mais la chaussée n'est point pavée.

J'accompagne à la douane la charrette de bagages. Le concierge nous dit que nous venons trop tard, que le vérificateur est parti, et que la visite ne pourra avoir lieu que le lendemain à dix heures. J'avais besoin de changer de linge, et je ne voulais m'arrêter à Alicante que le moins possible, un tel retard me contrariait beaucoup ; mais, en ce pays, il faut s'habituer aux contrariétés. J'éprouvais, d'ailleurs, en ce moment, un grand soulagement, je ne voyais plus mes six coquins. Ils m'avaient quitté en traversant la ville : il semblait qu'on m'avait ôté un manteau de plomb de sur les épaules.

Ma joie fut courte : je les aperçus dans un coin de la cour, me couvant des yeux. Le dénouement approchait, et je pouvais délier les cordons de ma bourse. J'avais, comme je l'ai dit, des billets de banque pour une assez forte somme, mais il me restait si peu d'or et d'argent que toutes les exactions, même celles auxquelles je n'aurais attaché nulle importance en d'autres circonstances, me semblaient dures.

C'était la douane qui se chargeait du transport des objets à visiter : on m'en avait prévenu en percevant mes

trois francs de quarantaine. Je n'avais donc qu'un pourboire à donner au voiturier : encore était-il facultatif. Je lui présentai un franc. Je m'attendais à un remerciement ; mais, sur un signe que lui font les autres, il le refuse et exige quatre francs. Je lui répons que je connais la loi et que je ne lui dois rien. Il me répète insolemment qu'il lui faut quatre francs.

Dans ce moment, le vérificateur entra : c'était un jeune homme, fort élégamment mis et de bonnes manières. Il fit, avec convenance, la visite de ma valise et ne voulut pas que j'ouvrissse mon sac de nuit. Croyant qu'il avait quelqu'autorité sur ces gens, je lui soumis le litige, en me plaignant de l'exagération du prix demandé. Il fit quelques observations au voiturier et aux gardiens. Ceux-ci, bien loin d'y avoir égard, y répondirent par des clameurs, où je distinguai ces mots : *Francese, quarantina*.

En cette circonstance, j'eus encore la preuve de la terreur que la populace inspire ici à tous les gens des classes aisées et même aux agents du gouvernement. Le vérificateur me dit que cela ne le regardait pas, et que le plus sûr était de m'arranger avec les réclamants. Puis, me tournant le dos, il disparut.

Cette décision me livrait à eux pieds et poings liés. Le voiturier, dans un jargon qu'il prenait pour du français, criait toujours : *quatri franchi*, et il s'était emparé de ma valise pour nantissement. Alors m'adressant à la foule de curieux que cette altercation avait attirés, je leur demandai si je devais quatre francs pour une si petite course et un si mince bagage ? Pas un ne répondit.

De guerre lasse, et pour ravoir mes effets que les gardes-santé, véritables auteurs de l'avanie, encourageaient l'autre à retenir, j'allais payer, quand, du milieu



du groupe, j'entends une petite voix s'écrier, en français, que le charretier était un voleur et qu'on ne lui devait pas quatre francs. Je me retourne et je vois un enfant de douze à treize ans qui toisait fièrement le conducteur et qui lui répéta qu'il était un voleur. Une douzaine de galopins, venus à la suite du premier, se mirent, sans même savoir de qui ni de quoi il s'agissait, à crier aussi à tue-tête : *volour! volour!* en sifflant et menaçant mon homme.

Il paraît qu'en ce pays, si les bourgeois craignent la populace, celle-ci craint les gamins quand ils sont en nombre, et ils le furent bientôt. On en voyait déboucher de tous les coins, en vociférant, comme on le fait en Espagne : c'était à devenir sourd. Jamais je n'avais vu tant de marmots réunis en si peu de temps : ils semblaient sortir de terre. Le malheureux voiturier, inquiet pour son cheval et sa charrette, sur laquelle les plus lestes étaient montés pour crier plus près de ses oreilles, ne savait où il en était.

Celui qui avait parlé français et qui semblait exercer un certain ascendant sur les autres, parvint à les faire taire. Je lui demande alors combien je devais payer au charretier? Un franc et demi, répond-il sans hésiter. Le voiturier veut marchander ; les huées recommencent. Enfin, très-pressé de tirer son cheval de la bagarre, il accepte. Je n'avais que des pièces de cent sous, et j'allais en donner une pour avoir de la monnaie, lorsque mon jeune défenseur, qui vit bien qu'on ne me rendrait rien, dit qu'il allait me la changer. Je la lui remis. Il revint bientôt. S'apercevant qu'on l'avait trompé de quelques sous, il retourna sur ses pas et se fit rendre ce qui manquait. Je donnai un franc cinquante centimes au charretier, qui les prit sans mot dire.

Cette discussion m'avait fait oublier les gardiens,

mais eux ne m'oubliaient pas, et, m'entourant, ils réclamèrent leur paiement. Je leur demande « de quel paiement ils parlent. — *Per l'incomodo,* » me disent-ils. Je veux savoir ce que c'est que *l'incomodo*. Ils me répondent que c'est leur dérangement et la peine qu'ils ont prise de me conduire à la douane et de veiller sur mes effets. J'étais indigné d'une telle impudence. Néanmoins, pour en finir, je leur offris deux francs qu'ils rejetèrent bien loin, en me menaçant, à leur tour, d'arrêter ma valise. Je ne sais comment je m'en serais tiré, si le gamin et sa bande n'étaient pas encore intervenus. Celui-ci commença par s'emparer du bagage, en me demandant à quel hôtel je voulais qu'il fût porté; et, sur ma réponse, il se mit aussitôt en route, aidé par deux de ses camarades et escorté par les autres. C'était une marche triomphale qui faisait accourir chacun à sa porte. Mes gardiens avaient fait comme le voiturier. Se taisant devant la voix publique et son organe enfantin, ils s'étaient dessaisis de leur gage, et j'aurais pu m'en aller sans leur donner un sou. Je me piquai de générosité, je leur présentai les deux francs, qu'ils reçurent, et je rejoignis mes porteurs et leur escorte.

J'arrivai sans accident, mais non sans bruit, à l'hôtel del Vapore, où je devais loger. Je manquai rester dehors; le portier, effrayé d'un hôte qui arrivait si bruyamment accompagné, avait fermé la porte. Cependant, il se ravisa en voyant que j'étais suivi d'un bagage quelconque, et l'on me reçut.





## CHAPITRE XXIII.

## Alicante. — Ses bains. — Sa promenade.

Je fus agréablement surpris, en entrant à l'hôtel el Vapore, d'y trouver une apparence de propreté et de confortable auxquels ne m'avaient pas accoutumé les posadas espagnoles. De plus, la situation en était charmante.

Quand mon petit conducteur et ses aides eurent déposé mes paquets, je voulus savoir par quel hasard, lui Français, se trouvait commissionnaire à Alicante. Il me dit qu'il y était né, mais qu'il avait été élevé en Algérie dans une école française. Il me demanda un franc pour le port de mes effets : c'était fort raisonnable. Je lui en donnai dix pour lui et ses aides, et dix autres pour son escorte. Je ne pouvais pas faire moins pour le service que m'avaient rendu ces braves enfants.

J'ai encore rencontré, depuis, sur cette côte, plusieurs

de ces Espagnols nés ou élevés dans notre colonie d'Afrique. Tous étaient reconnaissants de la protection qu'ils avaient reçue de la France, et témoignaient le désir d'être Français. Plusieurs même essayaient de passer pour tels. Il n'est pas douteux que ce peuple gagne au contact des Français. La population espagnole d'Alger et d'Oran, bien que composée d'éléments fort divers, est certainement plus laborieuse et moins brutale que celle d'Espagne. Le Basque français vaut mieux que le Basque de l'autre côté des monts, et pourtant c'est la même famille. D'où vient cette différence? Des institutions. Sous une administration à la fois forte et libérale, on verrait cette belle et brave nation, aujourd'hui la plus inutile et la plus arriérée de l'Europe, rentrer dans la civilisation dont elle s'éloigne tous les jours, moins par sa faute que par la fatalité qui, depuis Charles-Quint, lui a infligé une suite de souverains, parmi lesquels il n'en est pas un seul qui fût propre à l'être.

A défaut de bons gouvernants, il lui aurait fallu une bonne constitution ou au moins une constitution quelconque, mais elle n'a jamais su en conserver; et, pourtant, individuellement, chaque Espagnol en sent la nécessité. Tous ceux à qui j'ai demandé ce qu'ils allaient chercher en Afrique, quand il existe tant de terres en friche en Espagne, m'ont répondu: *un buono governo*.

Profitons donc de ces hommes que leur pays ne sait ni apprécier ni utiliser: ils deviendront un des éléments de prospérité de notre colonie. Un instinct de race les y appelle: ils retrouvent en Afrique le climat et les habitudes de leur patrie; ils n'y perdent que leur indolence. A la longue et par suite d'une justice prompte et impartiale, ils y perdront aussi leur férocité. Nous ne devons donc négliger aucun moyen ni même épargner aucun sacrifice pour les attirer chez nous.



Nonobstant l'air honnête de l'hôtel et de ses maîtres, j'avais trop appris à me méfier des comptes des posadas pour ne pas prendre mes précautions : je fis mon prix à des conditions raisonnables.

Dès que je fus installé dans ma chambre, le camérier vint prendre mes habits pour les épousseter et les purifier, ce dont ils avaient grand besoin. Puis entra, à son tour, la chambrière pour préparer le lit : c'était une fille de vingt à vingt-cinq ans, couleur café au lait, aux formes prononcées, à la chevelure noire, aux yeux flamboyants et cernés de bistre. J'ai rarement rencontré de figure où les passions violentes, l'amour, la haine, la colère, semblaient plus fortement accentuées. Dans son ensemble, elle était plutôt belle que laide, et pourtant elle inspirait une sorte d'effroi. Mais quand elle souriait en entr'ouvrant ses lèvres roses un peu épaisses et laissant voir ses dents blanches, elle n'effrayait plus : c'était tout le contraire.

Ainsi que presque toutes les femmes espagnoles, elle était gaie, lesté, serviable. Dans ces posadas, les servantes m'ont paru avoir des mœurs honnêtes, et jamais de leur part aucun geste, aucune parole, n'a pu me faire douter de leur vertu. Ajoutons que le personnel féminin y est ordinairement nombreux : c'est une garantie, elles se surveillent entr'elles.

Ma chambre, placée au premier, était grande et proprement meublée ; dans une alcôve immense était un lit qui ne l'était pas moins. Une croisée ouvrait sur un balcon donnant sur une place ; une autre avait vue sur la rue et une partie de la promenade ; mais un soleil ardent, qui y pénétrait et en faisait une fournaise, ne laissait pas de m'incommoder. Je le dis à la bonne : au moyen d'une poulic, elle fit descendre une natte qui enveloppa le balcon ; puis elle ouvrit la porte et

l'autre fenêtre qui n'étaient pas exposées au soleil. A l'instant s'établit un courant d'air qui, de la zone torride, me fit passer dans la zone tempérée et presque froide. Il n'y a que dans les pays chauds qu'on sache se garantir de la chaleur : il n'en est pas de même du froid.

Pour compléter mon bien-être, on m'apporta de l'eau glacée, dont je m'abreuvai avec délice. Puis, je songeai à ma toilette. Contre mon habitude, j'étais, faute de place à bord du *Pelayo*, et d'eau propre au lazaret, resté trois jours sans me faire la barbe. Elle avait prodigieusement crû et, devant mon miroir, je me comparais à Nabuchodonosor rentrant dans son palais après sa pénitence.

Si l'on sait en Espagne se précautionner contre la chaleur, on y est fort arriéré sur la distribution des maisons. J'avais remarqué la même chose en Italie et spécialement à Venise. Rien n'y est combiné pour le service intérieur ou la facilité des communications : un appartement commande à l'autre, partout des coins obscurs, des trous perdus et pas un cabinet, pas un lieu de décharge.

Le logis où je suis est un phénomène en ce genre ; les corridors y forment un véritable labyrinthe. Au milieu de l'un d'eux s'élève un escalier, qui semble n'avoir d'autre destination que celle de monter pour redescendre. Si c'est un moyen d'exercice, on devrait, pour ceux qui n'en ont pas besoin, y percer un tunnel : ce serait de la fatigue de moins et du temps de plus. Quant à ces petites marches perfides, véritable casse-cou qu'on évite chez nous avec tant de soins, on semble ici les multiplier à plaisir.

Dans l'un de ces inextricables corridors où je m'étais perdu en voulant gagner la salle à manger, je me trouvai



face à face d'une femme fort belle, à qui je m'apprêtais à demander ma route quand elle disparut. Si c'était une vision, je n'y avais rien vu de bien effrayant : c'est moi plutôt qui avais effrayé la vision, cette femme ne me cherchait pas, mais que cherchait-elle ?

Un moment après, et lorsque déjà je n'y pensais plus, un monsieur très-bien mis vint me l'apprendre. Il y avait cinq minutes à peine que j'étais dans ma chambre, lorsque j'entendis frapper à la porte, et sur ma réponse : *entrez*, parut un grand jeune homme, qui paraissait si fort intimidé que je crus qu'il allait se trouver mal. Je l'invitai à s'asseoir ; quand il eût repris ses sens, il me dit, tout tremblant, qu'il avait une prière à me faire.

A ce début, je regrettai presque de lui avoir offert un siège, car je m'attendais à un de ces récits plus ou moins lamentables, invariablement suivis d'un appel à la bourse de l'auditeur, et j'apprêtais déjà ma pièce de cent sous, réponse ordinaire à ces sortes de requête, quand, à ma grande surprise, je vis qu'il s'agissait d'autre chose. C'était de la rencontre que j'avais faite dans le corridor ; il me suppliait de n'en point parler. Comme je n'avais aucune raison de le faire, je le lui promis de grand cœur. Mais sa demande ne se bornait pas là, et c'était cette suite qu'il n'osait me dire.

Sur mon encouragement à continuer, il ajouta qu'on viendrait probablement m'interroger sur cette rencontre, et que je lui sauverais la vie et à cette dame sa réputation, si je voulais dire que je n'avais vu personne.

C'était tout bonnement un gros mensonge qu'il me proposait : or, si dans la conversation j'aime à faire un petit conte pour rire, de ceux que personne ne croit, parce que tout le monde sait qu'ils ne sont pas faits pour être crus, je déteste le mensonge proprement dit

ou l'attestation d'un fait contraire à la vérité; cette proposition m'embarrassait donc beaucoup. D'un autre côté, je me serais cruellement reproché d'avoir, par un mot hasardé, causé quelque malheur. Pour me tirer de là, j'adressai mentalement une invocation à Escobard, qui m'exauça en me remettant en mémoire la réponse d'Agnelet dans l'*Avocat patelin*. Maintenant ma conscience était à l'aise; je dis à mon interlocuteur qu'il pouvait se tenir en repos, que tous les alguazils, tous les inquisiteurs, grands et petits, des Espagnes et des Indes, vinsent-ils me questionner, ils ne sauraient rien. Là-dessus mon amoureux me sauta au cou et m'appela son sauveur, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. Quant à la suite de l'affaire, je regrette de ne pouvoir vous la dire, vu que je ne la sais pas.

Comme l'heure du dîner était passée, on dîne ici vers deux heures, je pris un à-compte en attendant le souper, et je me rendis chez le consul, dont un large pavillon tricolore indiquait le logis.

C'était le jour des apparitions féminines, car là encore, dans un escalier vaste mais un peu obscur, je me trouvai en présence d'une grande demoiselle, qu'à sa tournure je reconnus pour Française. Je m'informai du consul: elle me montra un salon où ce fonctionnaire ne tarda pas à paraître. Il me demanda des nouvelles de mon voyage et comment je me trouvais de l'Espagne? Je lui dis beaucoup de bien du climat; ensuite, nous causâmes histoire et archéologie. Il en vint enfin à ma lettre: il n'y avait pas répondu parce qu'un marin, qui s'était annoncé comme second du steamer, l'avait assuré que, pour éviter la quarantaine, je comptais aller à Cadix.

Je dus accepter cette explication, bien qu'elle n'ex-



pliquât pas grand chose ; mais je fus immédiatement consolé quand le consul ajouta que, si j'étais toujours décidé à passer en Afrique, l'occasion s'en présenterait bientôt, peut-être le soir même, et qu'il allait s'en informer.

Il rentra un instant après pour m'annoncer qu'aucun navire n'appareillait cette nuit, mais que demain il en partirait un, pour Alger ou pour Oran, de Santa-Pola, port voisin d'Alicante.

Ces deux destinations me convenaient également ; cependant une question qu'il me fit et l'observation qu'il y ajouta tempérèrent singulièrement ma joie. Il me demanda si j'étais seul. Sur ma réponse affirmative, il me prévint que, si je ne rencontrais pas à bord d'autres passagers, il y aurait grande imprudence à partir ainsi isolé, parce que les gens qui faisaient cette navigation, moitié marchands, moitié fraudeurs et forbans par circonstance, ne se feraient pas scrupule de me jeter à la mer pour s'emparer de mon bagage ; que plusieurs voyageurs avaient ainsi disparu ; et que tout dernièrement encore il s'en était présenté un, dépouillé de tout et qui prétendait n'avoir échappé à la mort que par miracle.

Il faut avouer que la perspective n'avait rien de bien attrayant, car en comptant même sur ce miracle ou la faveur d'avoir la vie sauve, une entrée en Afrique sans argent ni bagage, ne pouvait me flatter beaucoup. Je demandai au consul si la chose arrivait souvent ? Il me répondit qu'elle était rare. Voyant que la chance était pour moi, je lui dis que je partirais dans tous les cas. Alors il me promit de ne rien négliger afin de hâter ce départ, et il me donna rendez-vous pour le lendemain.

Je le quittai pour aller prendre ce bain de mer après lequel je soupirais depuis trois jours. Suivant la

promenade dans toute sa longueur, je gagne le port. De nombreux navires, tous pavoisés, lui donnaient un air de fête : j'en compte une centaine. Un peu plus loin, sur une plage où l'eau est fort claire, je trouve un établissement de bains, vaste et commode, avec de nombreuses cabines, ayant chacune son petit enclos de nattes, où une dame peut se baigner isolément à l'abri de tous les yeux. Celles qui veulent nager, soulèvent le coin d'une des nattes, sortent de l'enclos et se trouvent sur un sable uni où l'on a autant d'eau qu'on le désire, sans courant ni remous.

Le temps est très-favorable ; la mer est calme et chaude. On distingue au fond de l'eau les plus petits poissons et les plus minces coquillages. La vue du port, de la rade, de la ville, présente un ensemble charmant. Jamais je n'ai pris un meilleur bain : il me fait oublier jusqu'aux ennuis de la quarantaine.

Quand je rentre dans ma cabine, qui a la grandeur d'une chambre, je trouve une serviette proportionnée à l'appartement : elle a la taille d'un drap, ou plutôt c'est un drap véritable. Le tout ne me coûte que quelques réaux, environ un franc vingt-cinq centimes.

En regagnant l'intérieur de la ville, je passe devant une église : j'entre. Comme elle était un peu obscure et que je venais du soleil, je n'y distingue pas bien les objets, mais j'entends une voix dont les inflexions annonçaient un sermon. Quoique la voix fût sonore, elle était presque entièrement couverte par un bruit imitant celui d'un rouet, et qui sortait de cent endroits différents. Sans me rendre compte de ce qui le causait, je vis que l'église était remplie de femmes, les unes à genoux, d'autres, et c'était le plus grand nombre, assises sur leurs talons ou demi-couchées à terre ou sur leurs voisines. Toutes étaient vêtues de



noir avec le voile de gaze et en mantille, ayant à la main un grand éventail vert : c'étaient ces éventails, que toutes agitaient devant leur figure et sans jamais cesser, qui faisaient l'étrange bruit que je ne m'expliquais pas.

Ces groupes de femmes, nonchalamment étendues comme des esclaves dans un bazar, et ce mouvement de centaines d'éventails, qui ressemblaient à autant d'oiseaux battant des ailes, avaient quelque chose que je ne saurais rendre. Toutes étaient proprement et souvent richement mises. Beaucoup pouvaient passer pour belles. Leurs magnifiques chevelures, leurs beaux yeux noirs qu'elles tournaient de tous côtés, en se saluant les unes les autres, ou que la curiosité leur faisait diriger vers moi, par la raison toute simple qu'avec le prédicateur et deux ou trois enfants de chœur, j'étais le seul individu mâle qui fût dans l'église, rendaient ce tableau plus mondain qu'édifiant. On aurait pu tout aussi bien se croire dans un harem ou une succursale du paradis de Mahomet, que dans une église catholique. Le malheureux prédicateur, que personne n'avait l'air d'écouter, se démenant au milieu de ce murmure assoupissant, n'était pas la moindre rareté du spectacle.

Je ne sais comment se nomme cette église : elle est grande et semble riche dans ses détails. Comme ces dames, ainsi demi-couchées, en couvraient toute la surface, et qu'il eût été peu galant d'enjamber de l'une à l'autre, je me résignai à écouter le sermon que je n'entendais pas, m'agenouillant quand le prédicateur s'agenouillait, me signant quand il se signait, non par grimace, mais parce que, selon moi, lorsqu'on entre dans un temple, même pour le voir, on n'est pas dispensé d'y prier et que, dans toutes les circonstances, on doit s'y comporter décemment et n'y troubler personne.

C'est pour ne pas sortir de cette règle que je ne vais jamais visiter les églises en compagnie des voyageurs à moi inconnus, car il est rare que, dans le nombre, il ne se trouve pas quelque sot qui croira se montrer esprit fort ou philosophe en affectant de se conduire là comme dans la rue.

Ma tenue me valut l'approbation du prédicateur qui, en finissant son discours, se tourna de mon côté et me donna sa bénédiction. Une bénédiction fait toujours du bien; aussi je le remerciai par un profond salut et une pièce d'argent que je mis dans le tronc des pauvres. Si l'on comprenait combien il en coûte peu pour être bien avec les gens, quel que soit le pays, on ne se donnerait pas tant de peine pour s'y mettre mal.

Il m'eût assez plu de voir le défilé des dames et de juger de près ce que j'avais considéré de loin, mais cette inspection, par trop française, me parut inopportune et peu convenable, et je résistai à une tentation qui aurait pu ruiner la bonne opinion qu'on avait conçue de moi.

La nuit approchant et la faim commençant à se faire sentir, car depuis trois jours je n'avais vécu que de fruits et de fromage, je retournai à l'hôtel.

De la disette, je passai à la surabondance. On me servit, et pour moi seul, un repas digne de Gargantua; j'avais quinze plats pour le moins: aubergines, poulet, côtelettes, poisson, jambon, saucissons de deux à trois espèces, autant de fromages; des crèmes, des raisins de Malaga, frais et secs, des figues, des grenades, des oranges, je ne sais quoi encore: enfin, j'aurais pu, de ce dîner, vivre pendant huit jours et, malgré mon grand appétit, je n'en pus consommer la dixième partie.

Sorti de table, je recommence à battre les rues. Toutes les maisons que j'avais trouvé fermées pendant



le jour, crainte du soleil, sont maintenant ouvertes; la population est aux portes ou aux fenêtres. On cause, on joue, on rit, et nul ne se douterait que le choléra est dans la ville. Le dimanche et probablement quelque saint indigène dont on célèbre la fête, sont la cause de cette jubilation.

Je rentre dans la promenade qui aboutit à mon logis et m'assieds sur un des beaux bancs de pierre à dossier dont elle est garnie de chaque côté; elle est plantée d'une double rangée d'arbres et illuminée. La société fashionable commence à s'y réunir. Des femmes, grandes, bien faites, coiffées de leurs cheveux et d'un simple voile de gaze noire, s'y promènent par groupes; leur peau un peu brune, à laquelle on s'accoutume bientôt, n'ôte rien à leur agrément. Riches ou pauvres, toutes sont bien chaussées et ont quelque chose à la fois de leste et de princier dans leur démarche.

Le chapeau parisien ou plutôt sa charge, car Dieu sait comme l'on coiffe les têtes étrangères, commence à envahir la Péninsule. Triste révolution! Ce sont des femmes de consuls, des Anglaises ou des Françaises de passage qui ont commencé le mouvement. Ce malheureux chapeau, presque toujours mal porté hors de France, est pourtant ici, comme à Madrid, comme à Valence, un sujet d'envie pour les femmes qui n'osent pas encore renoncer au costume national, mais qui, pour y accoutumer le public, en affublent leurs jeunes filles, qu'on voit marcher devant elles fières et roides et parfaitement ridicules. Il faut véritablement que les Espagnoles soient folles, elles à qui Dieu a donné une si admirable chevelure, pour l'emprisonner dans cette boîte enrubanée, dont la fraîcheur, sous ce soleil brûlant, ne dure pas deux jours, et qui, en arrêtant la circulation de l'air, devient un véritable étouffoir. Ainsi



travesties, elles ne sont plus Espagnoles et elles ne sont pas Françaises : ce sont des poupées de mode.

Si ces gracieuses Alicantaises ne se tiennent pas en garde contre l'invasion du fléau, si, elles aussi, substituent ces rebuts de nos magasins à leur beau costume, si léger, si bien approprié au climat, à leurs mouvements, à leurs formes élégantes que la mantille ne dissimule pas ; si elles repoussent cette mantille pour prendre ces lourdes couvertes, dites *châles*, qui ne sont bonnes que contre le froid ou pour atténuer les déviations de la taille et la proéminence des os, c'en est fait de leur réputation d'élégance et de beauté.

Près de moi est un groupe de femmes, au milieu desquelles j'en remarque une dont les gestes ont un piquant et un entrain vraiment extraordinaires ; on voit qu'ici rien n'est joué : elle est toute naturelle. Elle fait des remarques sur celles qui passent ; je ne les entends pas, mais je doute qu'elles soient fort charitables, car, à chacune, ses compagnes pouffent de rire. Ces femmes ne sont pas de la haute société, elles se rapprochent de la classe ouvrière : ce sont des marchandes, des factrices de magasin, enfin ce qu'on nomme de petites bourgeoises ; pourtant elles n'ont rien de vulgaire. Elles sont mises sans luxe, mais avec goût. Il y en a de vieilles et de jeunes, plus ou moins jolies, toutes très-brunes. Elles ont beaucoup de connaissances, car, à tout instant, quelques femmes se détachent des groupes de promeneuses pour venir jaser avec elles. Celle que j'ai citée a toujours quelques mots à dire aux nouvelles venues, et ils sont ordinairement suivis d'explosions de rires. Elle ne les épargne pas davantage : quand elles s'éloignent, elles ont leur tour : c'est alors à leurs dépens qu'on s'amuse.

Tout-à-coup elle change de place ; je me serre contre



l'extrémité du banc pour qu'elle puisse s'asseoir ; elle se met à côté de moi. Sans me rien dire, elle me regarde ; je vois bien qu'elle a deviné que je suis étranger, mais ce n'est pas assez, elle désire savoir de quelle nation ? Comment s'y prendre ? Elle voudrait me faire parler, sans parler elle-même. J'ai compris son intention et je ne desserre pas les lèvres.

En ce moment passe le consul de France avec sa famille, je le salue : il n'en faut pas davantage à ma curieuse. Elle retourne à sa première place ; je l'entends distinctement prononcer le mot *Francese*. Je ne doute pas qu'on ne me serve bientôt ma ration d'épigrammes : j'ouvre les oreilles et je la suis du coin de l'œil. Elle jette à bâtons rompus de petites phrases que suivent des éclats de rire étouffés, qu'on veut me cacher en détournant la tête. Il est clair que je suis là sur la sellette, et j'en ai la preuve quand je la vois simuler ces salutations coup sur coup ou cette politesse exagérée qui n'est plus guère d'usage chez nous, mais que la tradition nous attribue encore. Puis, allant successivement à chacune de ses compagnes, la main sur le cœur, elle a l'air de leur faire une déclaration. On peut juger de l'hilarité qu'elle excitait.

J'affectais le plus grand calme et elle pouvait croire que je ne m'apercevais de rien. Mais lorsqu'elle en vint à la femme la plus voisine de moi, à laquelle j'avais tourné le dos pour lui donner la facilité de continuer sa pantomime, je me retourne tout-à-coup et je lui dis en italien : *adesso a me, signora*. Et, imitant exactement sa grimace, je lui fais aussi ma déclaration. Les rires, comme on peut le croire, éclatèrent de plus belle, mais les rieuses étaient alors de mon côté. Elle fût un moment interdite : cela dura peu, et ses rires se joignirent à ceux de ses compagnes.